

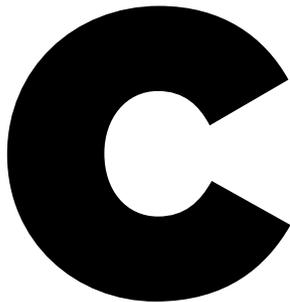
Des vivants parmi les morts.

L'écrivain Albert Cohen y est enterré. Mais le cimetière juif de Veyrier ne doit pas sa singularité à la seule présence de l'auteur de "Belle du Seigneur". Traversé par la frontière entre la France et la Suisse, ce lieu fut, pendant la seconde guerre mondiale, une planche de salut pour des centaines de juifs fuyant la France occupée.

PAR ISABELLE MAYAULT — PHOTOS DAVID WAGNIÈRES



Le cimetière de Veyrier, à cheval entre la France et la Suisse.



LE 19 OCTOBRE 1981, C'EST JOUR D'OB-SÈQUES au cimetière israélite de Veyrier, près de Genève. Un petit groupe accompagne le cercueil.

Seule une imposante couronne de fleurs tricolore, restée à la grille, conformément à la tradition juive, révèle l'importance du défunt. Elle a été envoyée par l'Élysée. « Depuis Proust, je crois qu'il n'y a pas eu d'écrivain de ce niveau », avait confié en 1977 François Mitterrand. C'est vers lui que je retourne quand je veux m'évader pour retrouver les choses importantes de la vie. » Lui, c'est Albert Cohen, l'auteur de *Belle du Seigneur*. « Il y avait quelque chose de troublant entre ce peu de monde pour l'accompagner et l'hommage de la République française au plus haut niveau », se souvient André Klopmann, fonctionnaire et écrivain, comme son mentor, rencontré lorsqu'il était un tout jeune auteur et Cohen, une gloire littéraire vieillissante.

À la fin de sa vie, l'écrivain recevait au dernier étage d'un appartement cossu mais dépourvu de luxe de l'avenue Krieg, à Genève, dans ce qu'il appelait son « costume national » : un peignoir en soie bordeaux à pois, celui-là même dans lequel il accueillit Bernard Pivot et son équipe d'« Apostrophes », en 1977, lors d'une émission enregistrée à son domicile. Son visage porte alors les stigmates de la maladie – dépression, anorexie – qui l'a tenu à l'écart de la vie publique ces dernières années. « Cohen ne fréquentait pas particulièrement la société juive locale et la Genève internationale dont il fut un amoureux critique », analyse André Klopmann, depuis son élégant bureau de la vieille ville de Genève. Le retentissement de l'entretien télévisé fut tel qu'il permit à plusieurs générations de (re) découvrir les livres d'Albert Cohen, et aux journalistes de s'intéresser à nouveau à l'auteur, alors âgé de 83 ans.

Aujourd'hui, à l'entrée du cimetière, un écran plat tactile permet de retrouver facilement le lieu où il est enterré. Le nombre de cailloux déposés sur sa tombe, symboles notamment des traces laissées par le disparu, témoigne de sa popularité. Quelques rangs plus loin reposent le roi du cigare Zino Davidoff et le banquier Édouard Stern, tué en 2005 par sa maîtresse et découvert mort dans son appartement genevois, revêtu d'une combinaison en latex.

Ouvert en 1920, le cimetière de Veyrier rassemble, comme n'importe quel autre, des hommes aux destins éclectiques. Sa particularité est ailleurs, matérialisée par deux bornes.

La tombe d'Albert Cohen. Pas de fleurs, mais des cailloux, comme il est d'usage dans la tradition juive.



Traversé dans sa diagonale par la frontière franco-suisse, il est le seul au monde dont le périmètre est à cheval sur deux pays. Une géographie qui convoque l'histoire, au pied du mont Salève embrumé. Avec une porte (la principale) côté suisse, et l'autre côté français, le cimetière fut tout au long du xx^e siècle un lieu de passage clandestin entre les deux pays. Et le dernier espoir de centaines de juifs pendant la seconde guerre mondiale. La légende veut qu'au début du conflit, les enterrements servaient de couverture. En réalité, il valait mieux traverser la nuit. Loin de ce passé tragique, la frontière, bien plus perméable, reste en 2018 un mince sas entre deux États, un lieu où l'on se doit d'être en règle. Le gardien Jean Plançon, ancien militaire dans la marine française et historien autodidacte, prévient avec un sourire : « Attention, si vous avez une couronne de plus de 300 francs suisses et que vous passez la frontière, vous êtes passible de payer une franchise. » L'anecdote semble sortir tout droit du *Mangeclous* d'Albert Cohen.

Malgré toute la fantaisie dont ses livres étaient imprégnés, le Cohen de tous les jours pouvait être strict. Il fallait arriver à l'heure juste, avenue Krieg. Si les invités avaient de l'avance, Albert Cohen faisait attendre les impolis sur le palier. Sa propre fille, Myriam, issue de son

premier mariage avec la Genevoise Élisabeth Brocher, n'échappait pas à la règle. Et en cas de retard ? « Il ne venait à l'esprit de personne de ne pas arriver à l'heure », s'amuse Monique Liberman, « fille de cœur » de l'écrivain, jointe par téléphone à Jérusalem. Ainsi recevait le seigneur des lieux, loin des cocktails et des feux de la rampe, un chapelet dans ses mains (comme son héros dans *Belle du Seigneur*) et, à ses côtés, une photo de son grand ami Marcel Pagnol, camarade de classe au lycée Thiers de Marseille, signée de la belle écriture cursive de l'auteur de *La Gloire de mon père* : « Je suis heureux, mon bel Albert, que tu aies repris ta plume d'or. » Une plume que son entourage a cru jusqu'au bout nobélisable. « Mitterrand poussait pour le Nobel », assure François Bertrand, petit-cousin du côté maternel – son grand-père a inspiré le Saltiel des « Solal ». Cohen avait rencontré le futur président chez l'ambassadeur d'Israël à Genève un mois avant son élection, en avril 1981. La récompense ne viendra jamais. « Autour de lui, on parlait beaucoup du Nobel. Mais s'il avait des regrets, il n'en parlait pas. Il ne se serait pas autorisé à faire de commentaires », précise Monique Liberman. Il avait reçu le prix de l'Académie française pour *Belle du Seigneur*, sans pour ...

... autant devenir un Immortel. « *Parce qu'il s'appelait Cohen ?* », s'interroge André Klopman. Ce nom, pourtant, il l'avait choisi. Façonné, plutôt. Ajoutant un « H » au « Coën » grec. « *Pour faire plus juif* », commente François Bertrand, dont la mère, très admirative de son « *célèbre cousin* », supposait qu'avec le tréma il redoutait qu'on le prenne pour un Breton. « *Il était très concerné par les juifs en général, leur situation dans divers pays* », se souvient Monique Liberman, qui a rencontré Albert Cohen lors de colloques à Paris du Comité de soutien des juifs d'URSS.

« *S'il revendiquait haut et fort son identité juive, il fut le contraire d'un sectaire* », soulignait Bella Cohen, sa troisième épouse, dans son livre de témoignage *Autour d'Albert Cohen* (1990). Une litote pour celui qui fut un humaniste engagé. « *Ce dont je suis le plus heureux, ce n'est pas d'avoir écrit Solal, Mangeclous, Le Livre de ma mère, Belle du Seigneur ou les autres livres, confia-t-il en 1978 à la Radio suisse romande. Ce dont je suis le plus heureux, c'est d'être l'auteur de l'Accord international du 15 octobre 1946.* » Un accord qui dotait les apatrides d'un titre de voyage. « *Ce passeport ressemble tout à fait aux passeports officiels, alors qu'autrefois ils n'avaient que le malheureux certificat Nansen, une pauvre petite feuille de papier* », poursuit-il dans la même interview.

PARCE QU'IL LEUR MANQUAIT CETTE "PAUVRE PETITE FEUILLE DE PAPIER", nombreux sont ceux qui, avant 1946, ont traversé clandestinement la frontière franco-suisse.

Entre le Jura et les Alpes s'étalaient cent kilomètres de frontière qui ont fait du canton de Genève la principale porte d'entrée du pays. « *C'est la zone la plus perméable, il n'y a pas de gros obstacle* », explique Jean Plançon, depuis son bureau à côté de l'oratoire, debout devant une large photo en noir et blanc du cimetière de Veyrier et de ses environs, probablement prise depuis le Salève. « *La frontière est collée à la route* », ajoute-t-il, la suivant du doigt sur le mur. Cette route où aujourd'hui, on ne devine la délimitation qu'au poste de douane désert – et à la façon qu'ont les automobilistes français de ne pas s'arrêter au passage piéton, contrairement à leurs voisins suisses. Cette route le long de laquelle, autrefois, des familles ont ouvert leur porte d'entrée côté français puis celle de l'arrière-cour, côté suisse – plusieurs ont reçu la médaille des Justes parmi les nations après la guerre.

Selon l'historienne Ruth Fivaz-Silbermann, qui vient d'achever une thèse à l'Université de

“Par définition, les archives sont muettes pour qui ne respectait pas les consignes. Les douaniers suisses fermaient les yeux... bien sûr, ils n'allaient pas l'écrire.”

Ruth Fivaz-Silbermann, historienne



Genève, intitulée « La fuite en Suisse », sur 16 000 juifs ayant franchi cette frontière pendant la seconde guerre mondiale, 3 300 ont été refoulés. « *En théorie, tout le canton de Genève était une zone de refoulement*, explique l'historienne, *mais par définition, les archives sont muettes pour qui ne respectait pas les consignes. Les douaniers suisses qui fermaient les yeux... bien sûr, ils n'allaient pas l'écrire.* »

Ceux qui veulent traverser et sont bien renseignés prennent des passeurs. Pour 25 000 ou 30 000 francs – plus de dix fois le salaire mensuel d'un ouvrier à l'époque –, on les achemine depuis Lyon, en train, en autocar, ou sous la bâche d'un camion. Beaucoup passent dans la zone au pied du Salève. Des barbelés, un chemin de fer, un champ et au bout, la Suisse. Maurice Carp* avait 2 ans quand il a franchi la frontière à Veyrier. Juifs d'origine roumaine, la famille Carp* a connu une année 1942 difficile dans les Pyrénées

françaises: l'assignation à résidence, souvent prélude à la déportation, les pousse à reprendre la route. « *Mon père avait fui le fascisme roumain [appelé la Garde de Fer, ce mouvement créé en 1927 perdura jusqu'en 1941]. Politisé, il reconnaissait les signes, et voulait sortir de France, dans un pays où il serait à l'abri* », se souvient Maurice Carp, aujourd'hui retraité, et installé en région parisienne. Dans une ville proche de la frontière, le père, la mère et leur tout jeune fils attendent leur tour; le passeur leur indique de façon approximative la direction à suivre. « *Mon père a pu me poser du côté suisse, puis enjamber à son tour les barbelés. Le garde suisse présent a attendu que nous soyons sur le territoire pour venir nous arrêter.* » Plus tôt, dans la soirée, les parents ont été séparés: « *Ma mère marchait plus lentement. Elle s'est rapprochée d'une femme avec une fillette, qui finalement a eu peur, et a renoncé à* ...



Ice watch

CHANGE. YOU CAN.*



149€



10 ATM

ACIER INOXYDABLE

ICE WATCH
Paris - Aix-en-Provence - Lyon
Montpellier - Nice - Nîmes
www.ice-watch.com

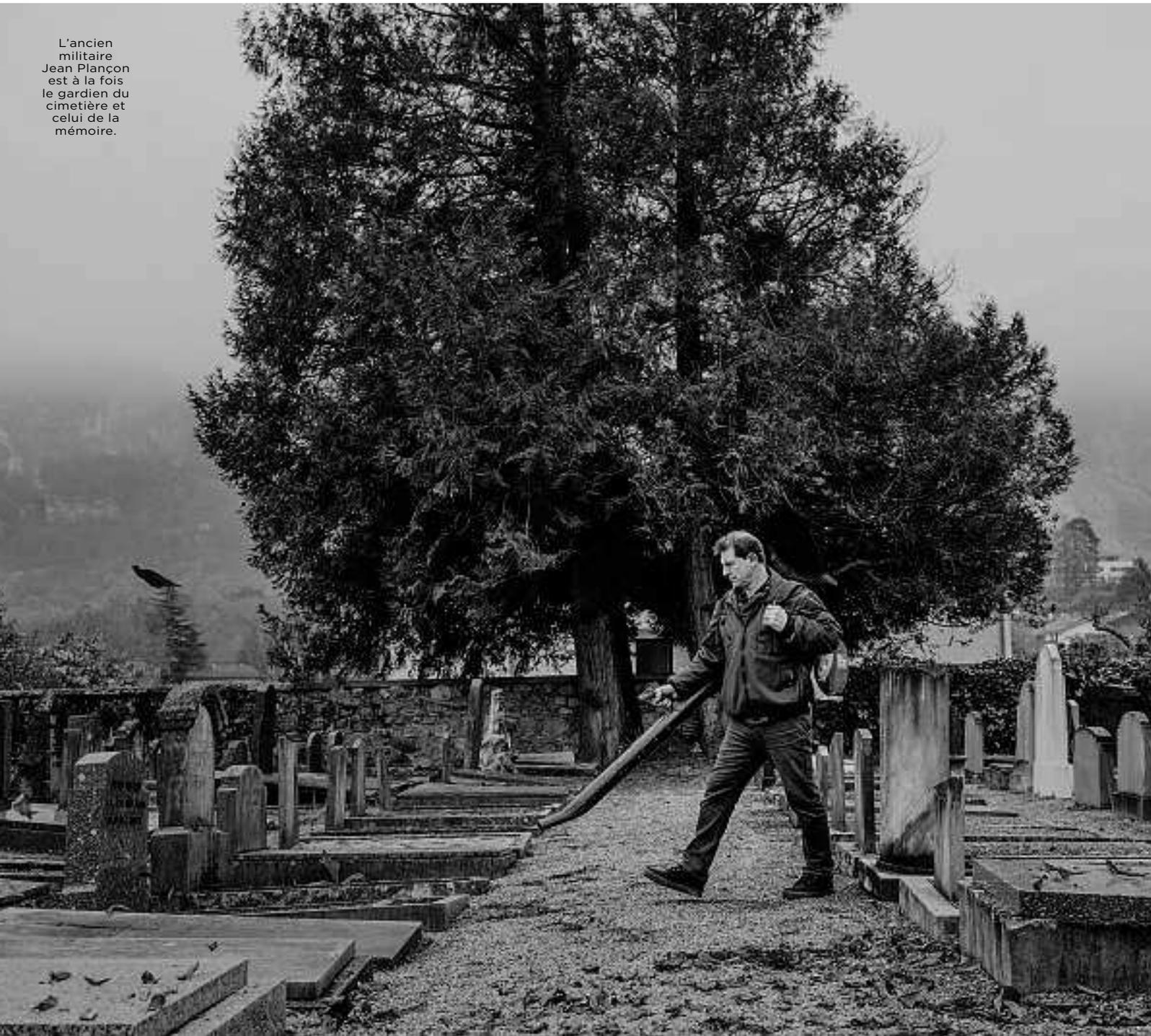
••• *poursuivre son chemin. Ma mère a donc continué seule.* » À la nuit tombée, Devorah* coupe par le cimetière de Veyrier. Même au plus fort de la guerre, ce discret sanctuaire, jamais vandalisé, sera étonnamment peu surveillé. Devorah se retrouve au même poste de gendarmerie que son époux et son fils. Les parents seront envoyés dans un camp de réfugiés du canton de Berne, où ils resteront jusqu'à la fin de la guerre. Maurice, lui, sera placé dans un foyer d'enfants – ce que les archives du fonds des réfugiés de Genève appellent un « *préventorium* ». Toute la famille sera finalement rapatriée en France, fin 1945, depuis la gare Cornavin de Genève.

En soutien à ce « *grand afflux* » qui « *commence dans les deux derniers jours du mois d'août 1942 (...) et ne cessera jamais à Genève, d'août 1942 à août 1944* » (« La fuite en Suisse »), des réseaux bénévoles se mettent en place, supervisant parfois depuis Bruxelles le trajet jusqu'à la frontière. Lyon, Annecy, Chambéry, Annemasse, Bellegarde, Aix-les-Bains servent d'étape-relais pour les « *filiales* » qui accompagnent par petits groupes les candidats pour la terre d'asile – l'Œuvre de secours aux enfants (OSE), les Éclaireurs israélites de France, la Cimade ou encore la Croix-Rouge suisse, parmi d'autres. Avec son sens de la formule, Winston Churchill résumera ainsi

l'engagement de la région : « *Trois pays résistent en Europe : la Grèce, la Yougoslavie et la Haute-Savoie.* »

Le gardien Jean Plançon a quitté son bureau pour l'oratoire voisin, dessiné en 1930 par l'architecte suisse Julien Flegenheimer, qui a aussi réalisé la gare Cornavin et le Palais des nations, où siège l'ONU à Genève. Devant les portes en cerisier du bâtiment aux lignes épurées, où se situe son appartement de fonction, il explique : « *Dans la tradition juive, jusqu'à l'inhumation, on ne peut pas laisser les défunts seuls ; c'est pourquoi il y avait toujours un veilleur de nuit. Pendant la guerre, le veilleur de nuit était un cordonnier*

L'ancien militaire Jean Plançon est à la fois le gardien du cimetière et celui de la mémoire.



“Pendant la guerre, le veilleur de nuit, un cordonnier d’origine russe, cachait les réfugiés dans l’oratoire puis, le lendemain, de jour, les emmenait en ville, dans son arrière-boutique de Plainpalais, à Genève.”

Jean Plançon, gardien du cimetière de Veyrier

Cette ouverture dans le mur d’enceinte permettait le libre passage des douaniers entre les deux pays (ci-dessous). La borne frontière depuis la Suisse (ci-contre).



d’origine russe, du nom de Nisson Perzoff. Il cachait les réfugiés dans l’oratoire puis, le lendemain, de jour, les emmenait en ville, dans son arrière-boutique de Plainpalais », un quartier de Genève.

DE L’ORATOIRE À LA BORNE DE 1816, au sommet de laquelle le tracé de la frontière apparaît gravé dans la pierre, sur le chemin de l’Arvaz, il y a tout au plus quelques dizaines de mètres. « *C’est un ancien chemin antique, ça a toujours été un lieu de passage* », ajoute M. Plançon. Parmi ceux qui l’empruntent pendant la guerre se trouvent de nombreux juifs allemands et autrichiens, souvent issus de cercle intellectuels ou de professions libérales, appauvris – ils ont été dénaturalisés en Allemagne dès 1941 – et dont une grande majorité sou-

haïte plus que tout émigrer aux États-Unis. Le cimetière de Veyrier voit, dans les derniers jours d’août 1942, passer la famille Lamm. Il est plus de minuit. Hans et Kaete, respectivement 44 et 38 ans, avancent avec leurs filles Ellen-Marion, 14 ans, et Ruth-Lori, 10 ans. Originaires de Berlin, ils ont passé une partie de l’année 1942 à Annemasse. Selon ce qu’on peut lire aujourd’hui encore dans les fonds des réfugiés de Genève, Hans déclare aux autorités suisses : « *J’ai peur d’être envoyé en Allemagne pour être enfermé dans un camp de concentration.* » Ils passeront le reste de la guerre dans une petite commune du canton de Zurich. Fin 1946, les filles voyageront avec le père en bateau jusqu’à New York, en passant par le port de Gênes, en Italie. Exactement dix ans plus tard, en décembre 1956, la cadette, Ruth-Lori, entrera aux Nations unies, où elle fera une longue carrière (trente-cinq ans), gravissant les échelons de cette administration en forme de ruche que taclé si bien Albert Cohen dans *Belle du Seigneur*. « *Je suis arrivée à l’ONU avec le rêve de construire un monde meilleur* », dira l’intéressée, citée dans le journal interne *Secretariat News* en décembre 1991. En 1978, quand

l’ONU envisage de transférer à Vienne le Centre pour le développement social et les affaires humanitaires, auquel Ruth-Lori est affiliée, celle-ci refuse de suivre, « *pour des raisons relatives aux expériences de sa famille en Europe pendant la seconde guerre mondiale* », comme il est notifié dans un document administratif de l’époque. Ruth-Lori sera affectée à un autre poste à responsabilité au siège de New York.

Une seule personne passée par le cimetière de Veyrier sera déportée : il s’agit d’August Hirsch. Commerçant allemand devenu apatride, installé à Strasbourg depuis 1933, il trouve un passeur place Bellecour, à Lyon. Traverse le cimetière trois semaines après la famille Lamm – à quelques mois près, il avait le même âge que Hans. August espère prendre un tramway jusqu’à une localité où une femme doit le conduire à la gare, d’où il pourra rallier l’intérieur de la Suisse. Mais, à peine sur le territoire, il est arrêté. « *Refoulé* » trois jours plus tard, il est déporté à Rivesaltes, à Drancy l’année suivante, puis en camp d’extermination en 1943. Il ne rentrera pas.

À la fin de la guerre, sortir de Suisse s’avère parfois tout aussi difficile – quoique moins •••

Parmi les personnalités enterrées au cimetière de Veyrier, le banquier Édouard Stern, dont la mort, en 2005, défraya la chronique.



... périlleux – que d’y entrer. Dès la libération de la Haute-Savoie, en août 1944, de nombreux Français juifs veulent rejoindre la France. « *Mais les Suisses sont pointilleux et les Français réticents à laisser entrer tout ce monde* », explique Ruth Fivaz-Silbermann. Veyrier et son cimetière redeviennent un lieu de passage. En sens inverse, cette fois. Gustave Michon, le gardien de l’époque, aidera entre dix et vingt personnes à passer, tout comme Aimée Stitelmann, une jeune Franco-Suisse qui avait déjà aidé des orphelins à entrer en Suisse pendant la guerre. En juillet 1945, elle sera condamnée par la justice militaire suisse pour cette « *aide à la fuite* » et ne sera réhabilitée qu’en 2004, grâce à la loi d’annulation des condamnations des personnes ayant aidé les victimes du nazisme.

Certains réfugiés veulent partir s’installer en Palestine. « *Aujourd’hui, on ne voit pas bien à cause des nuages*, explique Jean Plançon, tourné vers le Salève, *mais là-bas, il y avait un grand sanatorium qui appartenait à la SNCF : le château de Bois-Salève*. » En 1947-1948, avec la complicité des cheminots fran-

çais, il suffisait aux candidats à l’émigration de sauter le mur d’enceinte de nuit pour gagner le château. « *Au petit matin, les cheminots stoppaient le train d’Évian, puis, grâce à toute une chaîne de solidarité, on les emmenait jusqu’aux ports de Sète ou de Toulon.* » Direction la Terre promise.

Avant Schengen, il n’était pas rare de voir des douaniers cachés dans les fourrés du cimetière. Pendant les obsèques, les lieux devaient rester accessibles, pour faciliter les contrôles. Aujourd’hui, tout est ouvert. Non loin de la tombe d’Albert Cohen repose l’écrivain Stefan Lux. Son suicide spectaculaire lors d’une séance de la Société des nations (SDN) en août 1936 a été immortalisé par la séquence d’ouverture du film *Amen* de Costa-Gavras. En se tirant une balle de pistolet dans le cœur devant les délégués ébaubis, Lux espérait attirer l’attention de l’organisation internationale sur le sort des juifs en Allemagne. En vain. Il repose aujourd’hui dans ce lieu protégé qui a permis aux vivants de survivre et aux morts de connaître la paix. ●

* Les noms et prénoms ont été modifiés.